

l'âme en imitant la loi morale ; non, ce n'est pas non plus le monde indifférent aux sentiments humains, puisqu'il pullule de différences et, s'il ne vise aucunement les personnes, ce n'est même pas par indifférence envers eux : qu'il obéisse à des lois, voilà qui est peu probable, car il n'y a pas encore de droit et encore moins d'obéissance ; il ne servirait à rien de lui rajouter de l'esprit, de l'anthropomorphisme, d'animer la matière avec des âmes, puisqu'il est tout à fait différent de l'esprit, de l'humain et des âmes ; et, bien sûr, il n'est pas objectif non plus puisque l'objectivité ne lui vient qu'en se croisant avec la référence ; dire de lui qu'il est « avant » toute chose, comme un « fond », n'avancerait pas davantage car il est aussi bien maintenant que demain, proche que lointain et il s'applique à toutes sortes d'existants. Et si, de désespoir devant cette métaphysique apophantique, l'ethnologue se résigne à dire qu'il n'est rien de précis, que peut-être il n'existe pas du tout, voilà que tous les êtres saisissables selon le mode de la reproduction se pressent et insistent en exigeant obstinément d'être reconnus pour eux-mêmes et sous leur propre nom. S'ils exigent d'être pensés pour eux-mêmes, c'est qu'ils ne veulent pas être pris pour de simples supports ou supports de la connaissance.

EN FAISANT DE CE Heureusement, l'anthropologue des Modernes **TRAJECTOIRE** est maintenant équipée d'un questionnaire qui lui **HAUTS AUTRES** permet de qualifier assez précisément les **TRAJECTOIRES** sans devoir les engager dans cette grande affaire de l'Objet et du Sujet — dorénavant toujours avec des majuscules pour indiquer combien nous allons peu à peu nous en éloigner. Toute continuité s'obtient par une discontinuité, un HIATUS ; chaque saut par-dessus une discontinuité représente un risque pris qui peut réussir ou rater ; il existe donc toujours des **CONDITIONS DE FÉLICITÉ ET D'INFÉLICITÉ** propres à chaque mode ; le résultat de ce passage, de ce saut plus ou moins réussi est une coulée, un réseau, un mouvement, un sillage, bref une trajectoire qui va permettre de définir une forme d'existence propre et, par conséquent, des êtres particuliers.

En proposant ce questionnaire aux êtres de la reproduction, on comprend pourquoi on les qualifierait bien mal en disant d'eux qu'ils forment un simple « monde matériel » ou qu'ils sont « ANTRÉPÉDICTURES ». Au contraire, ils s'expriment, ils se prédisquent, ils, s'énoncent, ils s'articulent admirablement. Certes ils se reproduisent presque à l'identique

mais ce n'est pas une raison pour croire qu'ils ne doivent pas payer leur maintien dans le même par le passage par l'autre, et donc par une passe particulière. Surtout, c'est la probablement ce qui les qualifie le mieux, ils s'obstinent à exister sans retour. Le risque qu'ils prennent pour continuer à être, ils ne peuvent jamais le jouer deux fois et, s'ils échouent, ils disparaissent pour de bon. Aucun mode n'est plus exigeant sur la différence entre réussir et rater.

On peut les reconnaître d'abord sous deux formes, celle des **LIGNES** de force et celle des **LIGNÉES**, deux manières distinctes de définir l'hiatus minuscule ou immense qui sépare leurs antécédents de leurs conséquents. La différence entre ces deux genres d'alignements a été bien marquée par Whitehead lorsqu'il souligne avec humour que les musées de sciences naturelles conservent les cristaux dans des vitrines mais que, pour les vivants, on ne peut les conserver que dans des zoos et en les nourrissant !

L'insistance propre aux lignes de force — ce qu'on appelle d'un terme trop méprisant les « êtres inertes » — a pour conséquence la répétition et la quantité : ils sont nombreux, non, ils sont innombrables parce qu'ils se répètent et qu'ils insistent. La notion même de force, ce qui va si bien servir de prise lorsque va naître la physique, puis la chimie, est la conséquence de cette insistance répétée et de ce pullulement. Mais s'ils forment des lignes, des alignements, c'est parce que, malgré l'hiatus, malgré le saut entre un instant et le suivant (impossible à reconnaître aux yeux des humains), chaque occasion hérite de quelque chose qui lui permet de dessiner, comme le dit Whitehead — qui fut leur mentor et pour ainsi dire leur protecteur ! —, des « routes historiques ». La notion d'un « monde matériel » en capterait très mal l'originalité, l'activité et surtout la diffusion, car elle transformerait en un domaine homogène et plein ce qui doit rester un déploiement en réseau des lignes de force.

Mais c'est avec les lignées que la distorsion serait la plus grande si l'on s'obstinait encore à parler de « monde matériel ». Il s'agit cette fois d'existants beaucoup moins nombreux que les lignes de force, beaucoup plus complexes et sensibles à toutes sortes d'influences et d'occasions, qui doivent pour durer non pas seulement insister en se répétant, mais d'abord parvenir à durer, et ensuite se reproduire — au sens usuel du terme — en courant ce risque proprement effrayant de disparaître tout à fait s'ils ne parviennent pas à faire passer quelque chose — mais quoi ? — à

la génération suivante. Et sans pouvoir se retourner vers le passé, sans pouvoir s'y reprendre une seconde fois. Les vivants — car c'est d'eux qu'il s'agit — dessinent des entremêlements plus régionaux, certes, mais également plus plés, plus hétérogènes, plus inventifs aussi. Grâce au *DARWINISME*, nous nous sommes familiarisés depuis cent cinquante ans avec le risque que prennent les entités qui se jettent dans la subsistance par le truchement de la reproduction. Nous éprouvons sans difficulté la richesse de ce « presque » puisque nous en sommes, littéralement, les descendants. Nous avons fini par comprendre qu'il n'y avait pas d'idée du Cheval pour guider le pululement des chevaux. Fin, sur ce point du moins, de la querelle des Universaux. Si chaque mode d'existence définit une forme d'ARTÉFACTION par laquelle on doit passer pour subsister, alors les lignées ne cessent de nous en apprendre beaucoup sur les altérations et les détours nécessaires à leur subsistance.

Mais la saisie des existants selon le mode de la reproduction ne se limite pas aux lignes de force et aux lignées, elle concerne tout ce qui se maintient : une langue, un corps, une idée et, bien sûr, une institution. Le prix à payer pour la découverte d'un tel hiatus n'est pas si lourd qu'il y paraît si l'on veut bien considérer l'alternative : on serait obligé de supposer une substance grisant derrière ou dessous pour expliquer leur subsistance. On n'aurait certainement pas gagné en intelligibilité, puisque l'énigme serait simplement repoussée un pas plus loin : il faudrait trouver ce qui gît sous cette substance elle-même et, d'aporie en aporie, par une régression à l'infini bien connue en histoire de la philosophie, on finirait dans la Substance unique, bref exactement à l'inverse de là où l'on voulait aboutir. Il est plus économique, plus rationnel, plus logique, plus simple, plus élégant — moins évident dans les premières minutes à cause de nos (mauvaises) habitudes de pensée —, de dire que la subsistance se monnaie toujours en altération, faute de pouvoir justement s'adosser à une substance. Le paysage ainsi découvert semble au premier abord surprenant, mais il a l'immense avantage d'être délivré de tout ultramonde — la substance — sans pour autant qu'on ait perdu la continuité dans l'être — la subsistance. Il n'y a rien dessous, ni derrière ni au-dessus. Pas d'autre TRANSCENDANCE que l'hiatus de la reproduction. Cette liberté de mouvement nouvellement acquise (dans le monde comme dans le langage du monde) comptera beaucoup quand il nous faudra devenir

« matérialistes » pour de bon et quand nous redéfinirons, au chapitre 10, ce qu'il faut entendre par l'IMMANENCE.

L'ethnographie n'est évidemment pas en mesure de dessiner l'institution qui abriterait ces êtres — il y faudrait toute une diplomatie dont nous ne découvririons les linéaments que bien plus tard. Ce qui nous

importe ici, c'est seulement de situer les trajectoires de la reproduction hors de l'étouffante emprise d'un « monde matériel » ou pire d'un « monde extérieur » en leur reconnaissant une capacité d'ARTICULATION, et donc d'expression, qui les rendent comparables avec les autres modes déjà reconnus puisqu'ils sont en mesure de répondre au même questionnaire. Il nous suffit ici d'une approche moins positive que défensive pour empêcher qu'on ne lisse tous les sauts par la notion, pourrante si répandue — nous allons comprendre pourquoi dans un instant — de « monde extérieur » ou « objectif » soumis au seul règne des « lois causales ». C'est que, pour faire passer tous les modes, y compris celui de la reproduction, il nous faut de l'espace et cet espace l'institution d'un « monde matériel » ne nous le donne pas.

Nous le savons par Malinowski, tout anthropologue a ses moments de faiblesse (est-ce la chaleur ? la fatigue ? le mal du pays ? les moustiques ?) où il se laisse aller malgré lui à l'exotisme : « Ces gens-là sont vraiment trop bizarres ; leurs mœurs sont vraiment atroces ; j'ai le mal du pays. » Il se reprend, bien sûr, mais enfin il y a parfois cédé. L'ethnologue cède de temps en temps, par faiblesse, elle aussi, à l'occidentalisme. En particulier, quand elle entend tel ou tel vulgarisateur lui expliquer, avec des tremblements de voix, que le monde quantitatif « échappe aux trois dimensions du sens commun ». Ce qu'elle trouve alors vraiment bizarre, ce n'est pas le monde quantitatif, c'est l'idée que ce prédicateur se fait du monde commun... Quoi, il n'aurait que trois dimensions ! Elle a beau se retourner dans tous les sens, elle ne comprend pas où peut bien se trouver ce fameux « espace euclidien » censé convenir également à tous les objets du monde et qui ferait un si fort contraste avec l'ébouriffante prolifération des mondes quantitatifs. Elle n'est pas plus convaincue quand on ajoute au monde ordinaire, par une sorte de concession, la « quatrième dimension du temps ». Elle ne peut pas s'empêcher de se demander : « Comment ces gens-là peuvent-ils croire une minute qu'ils vivent dans un monde à

3+1 dimensions. Ils sont vraiment trop absurdes. Vivement que je rentre chez moi. Abandonnons les Modernes à leur étrangement. » Seulement voilà, elle n'a pas d'autre chez soi !

Et pourtant le problème demeure : par quelle cascade d'erreurs de catégorie, les Modernes ont-ils pu se mettre à penser vivre dans un monde à quatre dimensions alors que rien dans leur expérience, rien, ne valide, cette étonnante réduction ? Si nous ne parvenons pas à comprendre ce décalage vertigineux entre l'expérience et sa représentation, nous ne comprenons jamais l'espèce de frénésie dont il s'agit de les soigner. C'est d'ailleurs le seul moyen de définir ce terme de moderne utilisé depuis le début de façon trop relâchée et dont nous ne saurons vraiment ce qu'il veut dire que si l'enquête réussit.

On en donnerait une définition déjà plus précise en disant qu'est moderne celui qui croit qu'il vit dans un monde à 3+1 dimensions. À condition d'ajouter : et qui se demande alors avec une angoisse grandissante où il va bien pouvoir localiser l'ensemble des valeurs auxquelles il tient. Autrement dit, est moderne celui qui, se croyant enfoui dans un monde à 3+1 dimensions, s'affole de voir qu'il n'y a littéralement plus aucune place nulle part pour y déployer ses valeurs. Il a beau considérer l'importance du droit, de la morale, de la fiction, de la politique, de l'économie, des organisations, de la religion peut-être, des psychismes même, de l'action collective, vouloir leur donner de la réalité, de la matérialité, vouloir les ancrer quelque part : il n'y a plus nulle part où les poser. Il erre à tâtons. « Le Fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. »

Cette frénésie qui a frappé tous les observateurs depuis qu'on utilise cet adjectif « moderne » vient moins d'un rêve d'utopie que de cette sorte d'errance qui s'explique par l'expulsion brutale, non pas du paradis terrestre, mais de toute Terre habitable. Il cherche depuis plusieurs siècles à s'installer, mais il s'est lui-même volontairement déplacé, exilé, dans une *Terra incognita*. Comme si les Blancs, partout où ils débarquaient, laissaient des blancs sur les cartes ! Parce qu'ils se croient vivre dans un monde à 3+1 dimensions justement. Est-ce qu'on les aurait chassés de chez eux ? Non, ils se sont autoexpulsés ! En pensée du moins car en pratique, au contraire, ils se sont installés partout... ils ont conquis le monde et trouvent qu'ils manquent de place ! Ces exiliés de l'intérieur en sont toujours à lutter pour

leur « espace vital ». Avouez que ce paradoxe mérite que l'enquête s'y arrête et qu'on excusera sans peine sa brève rechute d'occidentalisme.

D'autant que c'est justement de là que vont sortir, dès le début de l'époque moderne (au sens des historiens, cette fois) tous les poisons et les parfums de l'exotisme. Plus ils s'auto-expulsent de toute terre habitable, plus les Modernes ont cru découvrir chez les « autres » des peuplades qui seraient, contrairement à eux, solidement attachées, ancrées, enracinées, oui, comme on dit, « autochtones », ou mieux encore, « natives ». Ô comme ils vont se mettre à les envier, ces natifs, ces bons sauvages ! « Si seulement nous avions pu demeurer comme eux ! » Et il ne manquera jamais de réactionnaires pour fusionner ces deux formes d'exotisme, celui du lointain et celui du proche, en se mettant à rêver d'une utopie de l'utopie, d'une utopie au carré : « Si seulement nous pouvions redevenir comme eux. » À nouveau enracinés, à nouveau natifs, à nouveau autochtones, à nouveau « bien de chez nous » ! Et de créer la plus affreuse des barbaries. Forcément, puisque les Modernes, pour commencer, ne sont jamais partis de chez eux ! Qu'ils n'ont jamais été modernes ! Comment auraient-ils pu survivre une minute s'ils avaient vraiment habité dans ce monde à 3+1 dimensions ? Étrange aventure de se croire un peuple errant dans le désert à la recherche de la Terre promise alors qu'il n'est même pas sorti d'Égypte ! On vous disait bien que les Modernes méritaient une étude anthropologique approfondie, qu'ils sont vraiment intéressants, eux aussi... Qu'ils ont besoin qu'on s'approche avec précaution de leurs blessures. Qu'ils valent la peine qu'on les soulage — peut-être même qu'on envisage de les soigner.

Une fois de plus, ces questions sont beaucoup trop vastes pour être abordées de front et, pourtant, il est indispensable que nous fassions la généalogie, même simplement esquissée, de cette idée d'un espace si envahissant qu'il étoufferait tous les modes d'existence. Comme si ce Déluge avait tout dévasté et qu'il ne flotterait plus sur les eaux que quelques frères radeaux où les Modernes exiliés auraient entassé en hâte les quelques valeurs qu'ils voulaient sauver.

Il ne serait pas faux de définir les Modernes comme ceux qui se croient matérialistes et qui se désespèrent de l'être. Pour les rassurer, il n'y aurait pas grand sens à se diriger vers l'esprit, c'est-à-dire vers tous les efforts qu'ils ont déployés en désespoir de cause (et c'est bien de causes qu'il s'agit !) afin